

nes ? S'y prendra-t-on de la façon pour corriger les auteurs et épurer le goût ? pour inspirer l'amour du travail ? pour accroître la connaissance de la langue ? D'aucuns le pensent ; moi, point. Posons des principes.

D'abord, il n'est pas sûr que la critique soit essentielle à une littérature. L'histoire littéraire des divers pays semblerait le démontrer. Les chefs-d'œuvre de l'éloquence et du théâtre grecs parurent longtemps avant qu'Aristarque ne vint au monde pour en apprécier le mérite. Et c'est quand le sol fécond de la Grèce et de l'Asie Mineure eut produit toutes les sortes de génie et de talent qu'il se forma exprès une école à Alexandrie pour analyser et commenter les ouvrages des siècles passés. A Rome, il y eut quantité de grammairiens et de rhéteurs, mais point de critiques, au sens propre du mot. Boileau, comme son modèle Horace, fut avant tout, un maître de la poésie didactique et de la satire. La critique, en tant que genre, naît en France, même après Voltaire, avec La Harpe et Marmontel ; puis elle va croissant et se développant à mesure que croît l'érudition et que décroît l'originalité. C'est son propre de succéder aux créations de l'esprit. Il nous est loisible de faire les mêmes observations à l'étranger. Pope et Vida sont venus après Shakespeare et Le Tasse, et Schlegel après Shiller. L'art critique n'apparaît donc pas dans l'enfance et l'âge d'or des littératures. Il est peu glorieux pour nous, qui prétendons à cultiver cet art, de constater que nous fleurissons aux époques de décadence. Il y a là un sujet de méditations qui a son prix.

Cependant la critique ne manque pas d'utilité. Elle aide et encourage le talent, contribue aux progrès de la langue, réforme le goût, assigne un rang aux auteurs, et, de nos jours surtout, sert à fixer dans la mémoire quelques douzaines de noms et d'ouvrages, pris entre mille, qui, sans cela, courraient risque de s'égarer, sur le chemin de la postérité.

Mais on conviendra que cette critique doit être juste, loyale, sincère. Avec la permission de Cervantes, je rappellerai que le mot critique vient d'un verbe grec qui signifie juger. Que si, dans l'espoir d'être utiles à la littérature de notre pays, nous croyons devoir nous livrer à l'appréciation des travaux d'autrui, nos jugements ne seront évidemment dignes d'être reçus du public que s'ils sont droits et désintéressés. Nous blâmerons ce qui est mal et louerons ce qui est bien. Si l'auteur a imité servilement, nous le dirons ; s'il a plagié, nous le prouverons, tâchant néanmoins, lorsqu'il s'agit d'un compatriote digne de respect, d'atténuer, aux yeux des étrangers, cette faute, au lieu de l'accentuer. Nous ne traînerons point cet écrivain sur la claie ; nous ne l'étranglerons point comme un voleur au coin d'un bois ; mais nous nous efforcerons de le relever par les belles parties de son œuvre. Si, malgré tout, cette œuvre reste bonne dans son ensemble, si celui qui la revendique, par son intégrité, par ses services rendus, par le poste qu'il occupe, par la fière éloquence avec laquelle il suit, dans nos grands jours de fête, remuer la fibre nationale, si cet homme, dis-je, à tous ces titres, mérite vraiment d'être rangé parmi nos gloires patriotiques, il me semble que cela suffit pour que nous ne convertissions pas, à son égard, la critique en assassinat pur et simple.

Oui, plagier systématiquement est un moyen d'attirer sur nous la risée des autres peuples : pérorer sur le style à travers un triple verre de lexicographe en est un autre. Un escroc est un escroc et un pédant est un pédant.

Telle est, sommairement, l'idée que je me forme de la critique qui tient à demeurer saine et à rendre son rôle supportable. Quand on ne pêche pas précisément par conception et originalité, il convient de rabattre un peu de sa morgue, et d'apporter dans ses avis de la mesure, de la prudence, de la modestie.

On me permettra, en terminant, d'exprimer une opinion. C'est que, pour bien écrire, il est tout autrement important d'avoir fait de bonnes études que de se voir flanqué d'un plus ou moins grand nombre de critiques plus ou moins officieux. Qu'on se livre aux rudes et féconds labours de l'esprit, qu'on se pénètre du génie des langues, ce qui n'est pas une mince affaire, qu'on acquière, par une solide philosophie, de quoi penser juste sur tous sujets, qu'on tâche à se connaître soi-même, suivant l'aphorisme des anciens, afin de mieux approfondir les autres, enfin, qu'on rapporte du contact d'éducateurs chrétiens le courage et la religion qui font les hommes, et l'on sera alors préparé à jouer un rôle dans la société. On pourra même juger avec sens et équité les œuvres d'autrui, si on ne se sent pas soi-même doué du talent d'auteur. On ne bornera pas l'art d'écrire à l'orthographe, dont on tiendra pourtant compte. On ne confondra point les choses. On ne prendra point le Pirée pour un homme. Si on juge à propos de donner des leçons de grammaire, on aura commencé par l'apprendre, et l'on se souviendra qu'il n'est rien de plus mobile que ses règles et qu'il n'y en a presque point d'invariables ; que, d'ailleurs, les querelles de grammaire, en dépit et peut-être à cause de leur mesquinerie, ne s'éteignent qu'à la mort des combattants. Sur tout on ne découragera point les auteurs, et l'on appliquera aux pêcheurs littéraires, comme le faisait devant moi, au sujet des polémiques actuelles, un de nos écrivains les plus distingués, cette parole des saints livres : *Nolo mortem peccatoris, sed ut convertatur et vivat*. Pourquoi pas ?

ARNER.

LES TRAPPISTES DE MISTASSINI

Québec, janvier 1896. (*)

Monsieur le Rédacteur,

Il y a vingt-trois ans que je n'étais venu sur les bords du lac Saint-Jean ; et jamais je n'y serais revenu, si des affaires importantes ne m'avaient forcé de faire un voyage au lac Mistassini. Les souffrances que j'avais endurées autrefois comme colon, plusieurs de mes enfants morts faute de nourriture et de secours, m'avaient fait dire un adieu que j'aurais voulu éternel.

Mais quelle transformation s'est opérée ! Roberval, autrefois si dur pour ses colons, est devenu comme un bon père qui accorde même des loueurs à ses enfants et invite les étrangers à se réunir autour de lui à la bonne saison. Puis des villages se sont bâtis là

où autrefois les bois semblaient le plus impénétrable.

Ma plus grande émotion a été pendant mon retour du lac Mistassini. Je redescendais harassé, fatigué, resté, comme l'on dit, ne pouvant plus faire un pas, lorsque des sauvages de la Pointe-Bleue, mes guides et mes compagnons, me conseillèrent de me reposer chez les RR. PP. Trappistes de Saint-Michel de Mistassini. Je dois une grande reconnaissance à ces sauvages pour le conseil qu'ils m'ont donné, car j'ai goûté à Saint-Michel de Mistassini non seulement un soulagement à mes maux physiques, mais surtout un soulagement au souvenir pénible que j'avais gardé depuis ma vie de colon sur les bords du lac Saint-Jean. J'aurais voulu qu'il eût été en mon pouvoir de réunir mes anciens compagnons de chasse, de leur montrer cette pointe au confluent de la Mistassini et de la Mistassibi, où autrefois nous élevions nos tentes après en avoir péniblement conquis l'espace avec la hache. Il eût fallu remonter bien haut pour retrouver les traces de nos petits sentiers de portage. Là où le chasseur ne voyait point d'avenir pour d'autres que pour lui, là où le sauvage vous conduisait comme un roi au milieu de domaines inaliénables, s'élevaient aujourd'hui des maisons, des fermes qui feraient croire que l'on est dans une vieille paroisse. Les terres sont en grande partie défrichées sur une étendue de près de 15 milles. Les colons de Mistassini ont eu l'air dernier les plus beaux succès à l'Exposition de Montréal, et je ne m'en étonne pas ; car il règne parmi eux une émulation digne des plus grands succès.

Abandonnés à leurs seules forces, les colons de Mistassini eussent langué péniblement comme leurs aînés du lac Saint-Jean ; mais, grâce à la présence des RR. PP. Trappistes, leurs sueurs ont été immédiatement récompensés. On voit encore les restes d'un petit "chantier" tantôt chapelle, tantôt cuisine, tantôt atelier, tantôt magasin, où les colons ne venaient jamais narrer leurs souffrances sans recevoir d'amples soulagements.

Le monastère actuel des RR. PP. Trappistes se ressent encore des sacrifices que les Révérends Pères ont faits dès les débuts et qu'ils continuent chaque jour ; mais je ne doute pas qu'il prospérera avec l'œuvre de la colonisation. Vous savez l'histoire de ce brave ministre qui, ayant voulu faire lui-même un feu d'artifice en l'honneur de son roi, se trouvait tout couvert des gerbes de feu qui tombaient sur lui ; ainsi sont ceux qui font le bien, le bien retombe sur eux en abondance.

Les colons de Mistassini sont maintenant un peuple heureux et plein d'espérance ; on sent une vie qui déborde là où autrefois régnait une éternelle désolation. Les Révérends Pères occupent actuellement de quarante à cinquante travailleurs, les uns sur leur ferme, d'autres dans leurs ateliers ou dans leurs moulins, un bon nombre sur leurs terres. Ce travail accordé par les RR. PP. est la providence des jeunes colons qui ainsi, pendant les longs mois d'hiver ou pendant que les moissons mûrissent, peuvent gagner de quoi nourrir leur famille et préparer leur ferme.

Plusieurs jeunes colons ont bâti, avec l'aide des Révérends Pères et moyennant des conditions faciles, de jolies maisons. Ces maisons

(*) On lira avec intérêt, croyons-nous, cette correspondance que nous avons reçue d'un ancien colon du lac Saint-Jean.